Cam Fac 1849

COMPLOT DU CLERGÉ DÉCOUVERT.

Paris le 14 Avril 1790.

LE 12 tous les esprits étoient en fermentation ; des grouppes se formoient de toutes parts ; l'agitation, les craintes, l'esprit de parti & d'intrigue ont tenu tout le monde éveillé. Hier matin, des bruits que l'imagination se plaisoit à grossir, ont effrayé & tenu les citoyens de cette grande ville sur le qui vive.

De 7 à 9 heures on assuroit de toute part que des voitures entieres d'argent avoient été arrêtées à l'instant où elles sortoient du trésor royal.... qu'on avoit été sur le point de sonner le tocsin... que le clergé s'étoit rassemblé pendant la nuit dans le couvent des Capucins St. Honoré, malgré les religieux, qu'on avoit tenté vainement de les séparer, & qu'on avoit été obligé, pour les effrayer, de *faire une décharge à poudre*, *&c.*, *&c.*

Insensiblement tout s'est éclairci, & l'on a sçu à-peu-près exactement, tout ce qui s'étoit passé.

On a sçu qu'en effet le clergé avoit tenu un

Ch 10 W 3655

conciliabule, où les arrêtés les plus dangereux avoient été proposés & adoptés.

Sur les dix heures, toutes les rues de Paris ont retenti de ce cri : COMPLOT DU CLERGÉ DÉCOUVERT ! Cet écrit, fait à la hâte, contient beaucoup de faits exacts, des réflexions, parmi lesquelles nous avons distingué celles qui le terminent, & qui annoncent qu'elles n'ont été dictées que pour *prévenir*, & non pas pour *soulever le peuple*. Voici cet écrit tel qu'il est, & auquel nous ne changeons rien.

(Les voilà donc connus ces secrets pleins d'horreurs !

» Citoyens, ne voyez vous pas l'air triomphant des aristocrates, & n'entendez-vous pas leurs propos insultans ; n'êtes-vous pas témoins de leur insolente joie ; en savez-vous la cause ?..... C'est qu'ils pensent què la contre-révolution à laquelle ils travaillent avec tant d'ardeur est mûre, & c'est aujourd'hui, disent-ils, qu'ils en vont cueillir les fruits.

Vous savez avec quelle profusion ils répandent les libelles contre la constitution qui vous rend libres & vous arrache à ces brigands de cour, à ces brigands de robe, à ces brigands d'église, qui s'abreuvoient de votre sang & de vos sueurs, & dévoroient votre substance ; ils en infectent les provinces, & les plus petits villages en reçoivent par milliers.

Depuis long-tems ils *travaillent* ainsi le peuple, & à présent qu'ils le croient assez préparé pour leurs infames desseins, ils ne craignent pas de marcher à découvert.

Ils cherchent à faire regarder comme des chimeres les complots qu'on vous dévoile, & pendant ce tems-là ils méditent des forfaits dignes de la St. Barthelemi ; ils veulent vous faire entr'égorger pour jouir paisiblement de vos dépouilles.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

L'Evêque de Tréguier, celui de Blois, celui d'Ypres & tant d'autres font des amendemens incendiaires ; miniſtres de paix, ils ſoufflent le feu de la révolte !

En Alſace, ils tentent de ſoulever les proteſtans contre les catholiques, les juifs contre les chrétiens ; des Prélats, des Abbés, des Moines, cherchent à fomenter des troubles & à exciter une guerre de religion.

En Languedoc, même tentative. A peine la nomination du vertueux Rabaud de Saint-Etienne, votre ami, votre frere, celui qui vous a raſſurés par une motion ſi conſolante, quand vos ennemis prêchoient la banqueroute, a-t-elle été connue, que dans les rues de Nîmes on liſoit le placard ſuivant : *L'infame Aſſemblée Nationale vient de mettre le comble à ſes forfaits, elle a nommé un proteſtant pour la préſider*, & le lendemain quatre proteſtans ont été aſſaſſinés. Qui peut méconnoître ici la fureur des prêtres, la rage des ariſtocrates?

Dans vos villes frontieres, ils tentent de débaucher vos fidéles amis, ces braves ſoldats dont l'Aſſemblée Nationale vient d'améliorer le ſort. A Metz, à Vitry-le-François, à Saumur, &c., on les a excités à la révolte ; dans d'autres villes, on veut les armer les uns contre les autres, & commencer une guerre générale par des querelles particulieres.

C'eſt ce que viennent de faire à Lille, Livarot & Noyelle, ces ennemis du peuple, ces ennemis du Roi ; quatre régimens en ſont venus aux mains, quarante hommes ſont reſtés ſur la place. Livarot les avoit infectés de ſes principes ariſtocratiques ; l'argent leur étoit prodigué, des billets ont été jettés dans des chambrées, on y liſoit ces mots : *Braves ſoldats, juſques à quand laiſſerez-vous votre Roi priſonnier dans Paris ! courez le délivrer.*

Un ſoldat & un grenadier ont atteſté ces faits en

mourant ; auſſi nos braves amis reconnoiſſent-ils leur tort. Ils ont écrit de la citadelle où ils ſont enfermés à la municipalité, une lettre qui exprime leurs ſentimens patriotiques ; ils prêteut le ſerment civique, ils demandeut à capituler, & veulent livrer eux-mêmes l'infame qui les a égarés, en leur mettant les armes à la main contre leurs camarades.

Noyelle diſoit aux officiers que la guerre civile & la diſſolution de l'Aſſemblée Nationale étoit le ſeul moyen de ne pas payer le quart de leurs appointemens.

Envain Livarot vouloit bannir de Lille deux régimens qui y ſont aimés, & livrer la citadelle aux deux autres qui étoient alors ſuſpects, & ſur leſquels ils croyoient pouvoir compter.

Ce concours de circonſtances faiſoit eſpérer à nos ennemis le ſuccès de leur complot. Auſſi, ſamedi dernier, l'Evêque de Clermont, dimanche, l'Evêque de Nancy, & hier l'Archevêque d'Aix, ont ils parlé de ſéparation, de proteſtation. Depuis ce temps, ils ont tenu à l'Archevêché des aſſemblées ou plutôt *des ſabats nocturnes*.

Hier matin ils ont tout tenté, pour empêcher le décret qui va déclarer la nation propriétaire des biens du Clergé. L'Archevêque d'Aix a propoſé quatre cents millions....

Quatre cents millions ! vous en avez donc le double, puiſque vous n'offrez que pour conſerver ? Vous avez quatre cents millions ; & déjà la dette publique n'eſt pas en partie acquittée ? Dieu ne vous a-t il pas dit : *Quittez tout & ſuivez-moi, votre Royaume n'eſt pas de ce monde*.

Mais les prêtres, mais les *noirs* ont fait plus, ils ont fait faire, par le vertueux Don Gerle, qui gémit aujourd'hui de ſon erreur, qui voit le piége où on l'a entraîné, la motion « que la religion ca» tholique ſeroit déclarée religion nationale, »

comme si le mot *catholique*, qui signifie *universel*, ne disoit pas plus que national. Mais on connoît l'artifice ; ils veulent, si la religion est déclarée nationale, en conclure qu'on ne peut priver le Clergé de ses fonds territoriaux, & si la motion est rejettée, crier à l'impiété ! au sacrilège ! & faire lapider par des fanatiques, par un peuple trompé, les défenseurs du peuple, les membres les plus distingués de l'Assemblée.

Cazalès, le Vicomte de Mirabeau, toujours ivre de la veille, Montlausier, Foucaud, & cet infâme Abbé Maury, toujours prêt à teindre ses mains dans le sang, menaçant toujours du pistolet, & déjà accusé deux fois de viol ; ce d'Eprémesnil, qui ne croit qu'aux miracles de Mesmer & de Cagliostro : voilà les hommes qui croient masquer leurs intérêts du voile sacré de la religion, & nous faire pieusement égorger.

Nous *les tenons*, disoit l'Abbé Maury hier sur la terrasse des Tuileries : *enfin nous les tenons ; ils ne peuvent nous échapper ! Cette question sur la Religion est une méche allumée sur un baril de poudre.*

En effet, Citoyens, écoutez ce qu'ils ont tramé hier, & frémissez.

Le Clergé & plusieurs ci-devant Notables, à la tête desquels étoient les honorables membres que je viens de nommer, se sont assemblés aux Capucins de de la rue Saint-Honoré. Montlausier y a lu le projet d'attaque qui doit avoir lieu aujourd'hui. Tous les *noirs* se rendront à la salle, habillés, à neuf heures. Quatre membres seulement, Maury, Cazalès, Montlausier, Mirabeau le cadet, prendront la parole ; ils tâcheront d'obtenir le décret que la religion catholique est la religion nationale, en écartant tous les amendemens qu'on pourroit faire, & refusant la question préalable. S'ils ne réussissent pas,

ils dépoſeront la proteſtation qu'ils ont tous ſignée, & qu'ils ont juré de ſoutenir, au péril même de leur vie, & ſe rendront chez le Roi pour avoir ſa ſanction : de-là ils ſe repandront dans les rues, dans les places, pour inſtruire le peuple du danger prétendu qui menace la religion. « Si le Roi refuſe de ſe prêter à nos deſirs, a dit l'Abbé, nous ferons connoître dans les provinces par quel Prince ſot & foible nous ſommes gouvernés ». Voilà mes concitoyens, mes freres, les horribles projets que ce jour doit voir éclore, s'ils ne ſont prévenus.

D'autres ſujets d'alarmes ſont encore mêlés à ceux que je viens d'expoſer ; des ſommes conſidérables ſont ſorties, depuis quelques jours, du tréſor-royal, & la garde nationale a arrêté hier pluſieurs caiſſes d'argent qu'on emportoit. Les chevaux de l'écurie du Roi ſont prêts.

Voilà, citoyens, les craintes qu'un véritable ami de la choſe publique a voulu vous expoſer ; ces terreurs ne ſont pas vaines ; cependant rien de plus facile que de jouer l'ariſtocratie : ne ramaſſons pas la pomme de diſcorde qu'elle veut nous jetter, & tout ira bien. Si les ennemis de la conſtitution oſent exécuter leur entrepriſe, je frémis des malheurs qui peuvent arriver. Souvenez-vous toujours que ce ſont des hommes, que ce ſont des membres de l'aſſemblée nationale ; haïſſez leur morale, leurs coupables principes ; mépriſez leur perſonne, mais reſpectez leur caractere inviolable ; uniſſez-vous pour les ſauver, ſi quelque danger les menace ; le ſang même le plus coupable & le plus abject ſouilleroit vos ſuccés. Oppoſons à la ſcélérateſſe & à la perfidie le calme de la raiſon & de la conſcience : ayez confiance dans les dignes repréſentans qui ont toujours ſoutenu vos droits, dans les vertus de votre roi, la ſageſſe du chef de votre municipa-

lité, la bravoure & la prudence de votre général. Laiſſez gronder ces flots impuiſſans ; & ſi nous avons l'eſprit de conduite, le calme ſuccédera bientôt à tous les orages que nous avons éprouvés. « ---

Il paroit cependant que la journée ne devoit pas ſe paſſer ſans les plus grands orages. La garde nationale avoit reçu l'ordre de ſe rendre dans les principaux poſtes ; la Place des Innocens, les Ponts, la Place Vendôme, &c. préſentoient l'aſpect le plus impoſant ; la garde étoit doublée de toute part ; elle étoit plus que triplée dans la cour du manége & dans les environs des Tuileries ; elle étoit la même dans l'intérieur.

Pendant tout le tems que la ſéance a duré, les grouppes ſe ſont formés de toutes parts, particulierement au Palais-royal & aux Tuileries, & ces grouppes s'animoient plus ou moins, ſelon la nature des nouvelles qu'ils recevoient : en général on étoit fort animé contre la conduite du clergé ; & les hommes les plus ſages & les plus modérés ne lui pardonnoient pas la ſéance nocturne & les funeſtes projets qui en avoient été le réſultat.

La Cour n'étoit pas tranquille. La Reine qui étoit allée le matin à la Meſſe, ſur les onze heures & demie, accompagnée de ſa fille, avoit paru agitée, malgré des dehors qui annonçoient le calme. M. Necker étoit monté chez le Roi à peu près à la même heure, & ne paroiſſoit pas avoir cette paix de l'ame dont il auroit tant beſoin dans les circonſtances orageuſes où il ſe trouve.

Ce n'a été que ſur les quatre heures & demie qu'on a ſu qu'il avoit été décreté, qu'il n'y avoit lieu à délibérer ſur la motion de don Gerle. Cette nouvelle a un peu appaiſé le peuple qui environnoit la ſalle, & qui paroiſſoit très-indiſpoſé.

Cette journée a failli devenir très-funeſte au Vicomte de Mirabeau. Lorſqu'il eſt ſorti, il a été hué par le peuple, qui l'a pourſuivi juſqu'à la rue du Dauphin. Le Vicomte de Mirabeau ayant apperçu un piquet de garde, a tiré ſon épée ſur le peuple : il a été hué davantage ; mais ayant voulu ou ayant feint de vouloir frapper, alors on s'eſt diſpoſé à tomber ſur lui ; il n'a eu que le tems de ſe jetter dans un hôtel ; la porte ne s'étant pas fermée aſſez vîte, il s'eſt trouvé aſſailli, & il auroit porté la peine de ſon imprudence, ou pour parler plus vrai, de ſa *cranerie*, ſans quelques Grenadiers qui ont volé à ſon ſecours, & qui l'ont eſcorté juſques chez lui. Ce fait eſt conſtant. ——

L'Abbé Maury a voulu défier le peuple avec ſon impudence ordinaire : pourſuivi juſques dans la rue Sainte-Anne, il n'a dû ſon ſalut qu'à un habit de garde nationale, qu'on a eu la bonté de lui prêter.

Il paroît conſtant qu'un eccléſiaſtique a été arrêté ſur l'un de nos ponts, cherchant par des propos ſéditieux à ſoulever le peuple.

Sur l'imprimé de Paris, par M. GORSAS.

A MARSEILLE, de l'Imprimerie de P. A. FAVET, Imprimeur du Roi & de la ville, rue du Pavillon.